

## Interview de Cédric Marcillac-Lehmann par le critique d'art Michel Pommier

Michel Pommier : Cédric, écrire sur la peinture est un exercice de haute voltige. Je vois toujours chez le peintre une propension à l'élévation que l'auteur, même sous ce nom si étrangement homonyme, aura du mal à atteindre. Alors allons-y au « feeling ». Si je pars de l'expérience, d'une réflexion ou d'une pensée, on avance avançons jusqu'au moment où le propos résonne chez toi, ou chez l'artiste, si tu préfères.

Cédric Marcillac : Ou les deux à la fois.

MP : Pour moi, plus je m'isole et plus je me découvre, plus je me dénude et plus l'habit me pèse

CM : C'est drôle que tu commences par-là, surtout pour un ancien créateur de fringues. Ça me rappelle les nus que j'avais peints pour une expo chez Richard Gabillet. En fait, il y a une discussion subtile entre l'anatomie et le vêtement. Dans la couture, si tu ne prends pas en considération le corps, tu ne parviendras pas à l'habiller. Dans la peinture c'est la même chose. Curieusement, j'entretiens des rapports complexes avec la proportion et l'équilibre. Je cherche une perfection sans vraiment la désirer. Je la tente, je flirte avec elle mais je délaisse l'esquisse, je prends des raccourcis. Si je compare avec mon ancien travail, je dirais que j'évacue une discipline pour une autre, moins contraignante. Autant coudre nécessite un geste laborieux, autant dans la peinture je m'accorde des libertés. Avec le temps, sans la renier, j'ai tendance à mettre mon expérience de côté. Ce que je conserve de la couture... ce sont toutes les incrustations de matières que j'intègre dans mes œuvres. Après tout, je peins sur une toile, il n'y a donc pas de contre-indications à employer du fil et une aiguille. La peinture devient un prétexte à d'autres exubérances. J'aime l'exubérance, voilà pour le couturier, finissons-en.

MP : OK. J'aborde un moment de ma vie où paraître perd de son importance. Où en es-tu aujourd'hui dans ta vie ?

CM : Il y a beaucoup de conflits internes que je règle et d'autres non. Pour prendre un exemple, souvent éludé par la plupart des artistes, la volonté d'être reconnu est une obsession que j'assume à 1000%. Ça pourrait passer pour de la prétention, mais je veux pouvoir imaginer que je laisserai des traces de mon passage. Je peins pour de nombreuses raisons, certaines sont purement matérielles, d'autres passionnelles, mais si j'ai un regard suffisant sur ma petite personne, au bout du compte tout ce travail est intimement dirigé en direction de l'autre. Disons que c'est une motivation supplémentaire, un exutoire face à la solitude, parce qu'en définitive, lorsque je me retrouve seul chez moi, ou face à la toile vierge — tu dois connaître le syndrome de la page blanche en tant qu'écrivain, je suppose — une solitude très particulière s'installe.

MP : Puisque nous sommes dans l'intime, je te répondrai que ma page blanche est le miroir de ma paresse. J'adore fuir quand mon bureau est surchargé. C'est l'urgence, le plus souvent, qui me met le pied à l'étrier, un peu comme la rédaction de cette discussion avec toi. Tu me diras que nous l'avions préparée, puisque cela fait des années que nous en parlons. Il n'y a plus qu'à recopier et mettre au goût du jour. C'est amusant que nous lancions ces deux-trois idées pour une gazette municipale.

CM : Oui, et c'est très important pour moi, même si à première vue un événement dans un village peut « paraître » modeste. Il n'y a pas de petite ou de grande reconnaissance. Quand Cédric

de Oliveira, le maire de Fondettes, m'a demandé d'exposer à la grange des Dimes et d'ouvrir la saison culturelle 2017, j'ai repensé à ça, j'ai interrogé mon ego, si tu veux. Cette proposition n'avait rien d'opportuniste, au contraire je la trouvais presque honorifique, même si une exposition revêt un caractère éphémère. Mais là, il s'agit de la ville où j'ai ouvert les yeux sur le monde ; ce n'est pas rien un retour aux sources, aux sourires et paysages de l'enfance. Hormis le fait de montrer mes œuvres sur mon territoire, il y a des personnes que je serai très heureux de revoir.

MP : À l'heure où nous parlons, nous ne risquons pas de dévoiler quoi que ce soit sur l'exposition.

CM : Aucun risque, tout est à faire, mais je peux te dire que je n'exposerai pas seul. J'ai envie de partager le lieu avec sept femmes artistes dont j'admire les travaux. Je veux mettre en résonance mes œuvres avec les leurs. Hommage à leurs talents, à leurs personnalités, à la douceur qu'elles sont capables d'apporter à nos sociétés, j'en appelle aussi à leur intelligence et à leur sensibilité. Je sens que nous allons réfléchir à cette expo de la manière la plus minutieuse. La banale brutalité, chez l'homme qui veut toujours les résultats les plus prompts, ne conviendrait pas ici à exprimer ma pensée plastique. Avec Élisabeth, par exemple, l'espace sera rempli de non-dits, de secrets à éparpiller. Qui sait ? Nous les retrouverons peut-être dans un paysage d'Yveline, à moins que Maho l'ait soufflé à l'oiseau, je n'en sais rien, tout est possible dans le mystère.

MP : Tu n'as pas peur de disparaître, entouré d'autant de femmes talentueuses ? Je pourrais faire un jeu de mots : *talents tueuses*.

CM : Au contraire, je vais tenter de ne pas les vampiriser [rires], mais elles me connaissent. Remarque que c'est là encore un travail d'incrustation. C'est l'inverse de la solitude, ce devient une ronde, une danse. J'ai toujours aimé les mariages, les jeux de texture. Avec les effets qu'Olivia est capable de générer, ça ne peut que fonctionner. Pareil avec Laure. Tu as vu ses dessins, la façon dont elle les rehausse avec des objets étonnants, c'est merveilleux, et question neurone, tu peux y aller, ça cogite. Tu te vois, toi, avec des serpents au-dessus de la tête ?

MP : Je vois plutôt des épées. Elles planent dans le ciel sur chacun de nous, et tout le monde est concerné, si tu veux. J'ai la très nette impression que sous couvert de progressisme nous masquons un archaïsme persistant. Je ne veux pas jeter une touche de pessimisme dans notre belle discussion, mais j'accorde de l'importance à l'actualité parce que c'est une matière humaine, donc perfectible. Depuis quelque temps la fiction m'intéresse moins, sauf si elle emprunte à la réalité.

CM : L'actualité me touche mais elle reste à l'écart de ma production. Je sais, je vis ce temps, mais je suis plus à l'écoute de choses qui peuvent paraître futiles mais qui font ce que je suis et ce que je fais. La télé, le son, les brocantes et leurs improbables trésors, je fais des choix, je dégage mes sujets de la prétention messagère et vise l'esthétique. En cela je reste fidèle à mon parcours. Quand j'étais au lycée Descartes, j'avais Jean-Pierre Lebrun comme professeur d'arts plastiques. Un homme remarquable. C'est loin déjà, mais ces cours m'ont beaucoup apporté par la suite, notamment dans mes études de stylisme au Studio Berçot. J'ai toujours privilégié la forme, le style dans la superposition des matières plutôt que les bases. Ma vision est purement esthétique, et j'évite de parler de concept. C'est pour ça aussi que j'aime ce que fait Alexa. Son travail sur les émaux s'associe très bien avec mes motifs, avec mes choix de tissus.

MP : C'est vrai que si j'accrochais dans mon salon ton Monsieur Spok, un certain nombre d'interrogations peu coutumières me visiteraient certainement. J'ai un faible pour ton Genêt, ou

pour ton interprétation de Trintignant, son côté obscur et tellement présent, comme un acteur doit l'être au risque de ne pas être perçu. Ce sont de belles pièces, comme on dit chez les collectionneurs avertis.

CM : Ils parlent aussi de facture, et ça je le comprends aussi. Pièce de tissu, manufacture, c'est la peinture telle que je la conçois. Tout ce décorum autour de Spok, allongé sur une couverture panthère, je ne sais même pas si c'est une dérision. Une interprétation, oui sûrement. De toutes les façons, pour résumer, plus j'en fais, car je produis beaucoup, plus j'ai la chance de plaire et de m'approcher de mon obsession, laisser un nom à la postérité [rires].

MP : Je me demande si la célébrité n'est pas un accident de parcours.

CM : J'aime bien la notion d'accident de parcours. Tu vois, quand j'étais gosse je dessinais beaucoup. Des arbres multicolores, des trucs comme ça. Mais c'est en voyant un Combas pour la première fois, ce devait être au tout début des années 90, que j'ai compris que mes dessins pouvaient devenir des œuvres d'art.

MP : Les années 80 et 90 n'étaient pas aussi dispersées qu'elles ne le sont aujourd'hui. On pouvait encore focaliser une influence, apprécier un artiste et en parler avec chaleur comme d'un être proche. Par moments, j'ai l'impression que l'art actuel est une pure fabrication virtuelle, un écran. J'aime beaucoup aussi, comme toutes les formes d'art d'ailleurs, mais la disparition autoprogrammée du créateur interpelle ma vigilance.

CM : Oui, comme on parlait beaucoup de Warhol à l'époque, à cause de Jean Michel Basquiat qu'il avait révélé. J'adore la peinture de Basquiat. Pour les artistes de ma génération, il est incontournable. Il savait s'interposer et incarner une révolte, picturale autant qu'humaine. Après, on a aussi parlé de kitsch, je déteste le kitsch, ça fait *cheap* et de mauvaise qualité, moi, je suis aussi un artisan dans ma pratique. J'ai besoin de me concentrer, de faire des recherches, tu vois, on en revient à la solitude, à la patience.

MP : Basquiat ! Si je savais peindre je ferai son portrait.

CM : Tu devrais, j'ai vu ton dessin de Kafka dans ton bureau, j'aime beaucoup. Mais tu vois, j'ai souvent utilisé le rétroprojecteur dans mes compositions, c'est pratique. La recherche rapide du résultat, comme je disais tout à l'heure, sauf qu'une fois que l'esquisse est faite tout le travail de matière, les effets, les incrustations, tout reste à faire, c'est l'ornement, si tu veux, qui compte pour moi, le glamour aussi.

MP : Je tente l'esthétisme aussi dans certains de mes textes mais je reste tributaire des caractères. Le dessin peut appuyer un poème, l'inverse n'est pas si sûr ; possible dirais-je. Par contre, l'écrit et l'analyse se sont radicalement imposés en peinture. C'est très Français. Un artiste dont l'œuvre n'est pas accompagnée par l'écrit en souffrira. Ce qui nous sépare et nous réunit, toi et moi, c'est le rapport entre la forme et le fond. Un écrivain est lié aux exigences du fond parce que tous les textes se ressemblent, d'où son rapport admiratif envers le travail des créateurs, toutes techniques confondues, et leurs infinies représentations.

CM : Tout à l'heure tu parlais de l'actualité, tu vois je n'arriverais pas à faire de l'esthétisme avec l'actualité. J'y ai déjà pensé et dès que je suis dans mon atelier c'est comme si je devenais amnésique. Par contre des artistes comme Adlane Samet sont capables d'exprimer l'atrocité du monde avec une extrême beauté. C'est hurlant tellement c'est fort. Mais moi non, c'est déjà assez terrible pour ne pas que je m'engorge de telles images de la réalité. Je n'oublie rien, je ne passe pas

sous silence et je compatis, mais si j'entre en peinture avec l'âme chargée, je continue légèrement parce que je crois qu'il faut marteler des gestes d'amour.

MP : À la limite je t'envie. Moi, je suis animé par une violence instinctive, animale, et je suis obligé de lui donner forme consciente. Aujourd'hui ce serait dans la lutte sociale, par exemple, ou dans la liberté d'expression. Je suis incapable de fermer les yeux. Fini l'époque des berceuses, je dors d'un œil.

CM : C'est aussi une question d'attitude. Certains diront en effet que les créateurs doivent sortir de leur silence pour réveiller les esprits, que l'art est un ghetto doré, que les artistes se plient aux modes du moment. Qui sait si le message subversif ne se situe pas exactement à cet endroit ?

MP : Le marché rassure, il n'aime pas qu'on réfléchisse.

CM : Ce qui est curieux, si on parle de marché, c'est que mes collectionneurs appartiennent à des pôles très différents en fonction des lieux. À Tours, par exemple, si j'expose chez Régine Charvet-Pello, je n'aurais pas la même audience qu'à la Maison du peuple, rue Bretonneau. Tu sais, mon travail pictural pourrait aussi bien fonctionner dans un magazine de mode ou de matériaux. Le public décide ce qui est bien pour lui, je n'ai pas à ériger de barrières. C'est un peu comme dans la clarté des images de Juliette, c'est net, précis. En tous les cas, l'expo jouera et jouira de tous ces horizons. L'amour et le plaisir sont forcément des clés pour la paix.

Tours, le 25/07/2016